



Le martyre de saint Sébastien



ROGER-VOLLET

Classique Debussy, c'est inouï

La Cité de la musique salue la modernité de l'artiste qui posa les bases d'un nouveau langage musical.

"*Se laisser guider par des impressions, des sensations de couleurs*" : tel était le credo de Claude Debussy (1862-1918), compositeur français volontiers anticonformiste, dont l'œuvre est considérée comme picturale et avant-gardiste. En une conférence et six concerts, la Cité de la musique tente de peindre son portrait, dès vendredi.

Ecouter Debussy, pour la première fois, et voyager en terres inconnues...

Que ce soit sa musique pour piano (*Jeux, Etudes*, donnés le 4 fév. par Jean-Efflam Bavouzet), ses œuvres de chambre (duos et trios avec des solistes de l'EIC le 29 jan.) ou son répertoire orchestral (*La Mer*, sous la direction de J. Deroyer, le 27 jan.), timbres et sons, harmonies et tons troublent nos oreilles. Claude Debussy, l'ami de Verlaine et de Mallarmé,

est, lui aussi, un poète de la modernité. La raie sur le côté, la barbe bien fournie, le petit homme insolent et facétieux stupéfia le monde, en 1894, avec *Prélude à l'après-midi d'un faune* (donné le 2 fév. par l'orchestre Les Siècles). Les jalons d'un nouveau langage étaient posés. Lumière, motifs : la musique de Debussy est inouïe. Elle ébahit les mélomanes. Tonalité et modalité se conjuguent pour parvenir à un raffinement extrême, qu'on pourra goûter lors de la version avec mise en scène du *Martyre de saint Sébastien*, le 31 janvier. L'écriture n'est plus linéaire mais faite de successions d'impressions. "Musique impressionniste" : le genre est lâché ! Une appellation qui, aujourd'hui encore, fait débat. J.C.

"*L'esprit Debussy*", cycle du 27 jan. au 4 fév., concerts les 27, 31 jan., 2 et 4 fév. 20h, le 29, 16h30, conférence le 4, 15h, Cité de la musique, 221, av. Jean-Jaurès, 19^e, 01-44-84-44-84. [18-41 €].



02/02 : L'OPÉRA QUE DEBUSSY AURAIT DÛ ÉCRIRE

Mardi 31 janvier, la Cité de la Musique accueillait un spectacle coproduit avec l'Arsenal de Metz, où on pourra le voir le 8 février : *Le Martyre de saint Sébastien*. Après avoir tiré des « Fragments symphoniques » de sa musique de scène pour le drame dansé de D'Annunzio, Debussy avait eu l'idée en 1916 d'en faire un opéra. Hélas, trois fois hélas, ce projet ne fut jamais mené à bien, et on le déplore infiniment lorsqu'on entend cette musique qui touche tant de fois au sublime. Pour redonner vie à la partition, Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloueil ont eu l'excellente intuition de superposer au texte amphigourique et interminable de l'écrivain décadent italien (réduit à ses extraits les plus significatifs : à la création, le spectacle durait quatre heures !) l'intrigue bien connue du film *Théorème* de Pasolini. Admirablement interprété par l'acteur longiligne Micha Lescot, le saint devient ici « l'invité », et les autres personnages sont les membres de cette famille bourgeoise dans laquelle il apporte la révélation fulgurante du divin. Bien que légèrement indisposée, Karen Vourc'h prête sa belle voix aux différentes figures féminines convoquées, tandis que Pauline Sabatier et Marie Kalinine chantent le trop court duo des jumeaux. La mise en espace et les projections vidéo permettent de dépasser le cadre statique du concert. Michel Tabachnik dirige de main de maître le Brussels Philharmonic au grand complet et le Chœur de la radio flamande, complété par le Chœur symphonique Octopus (les effectifs requis par Debussy sont gigantesques). Les Messins auraient tort de manquer ce grand moment. [LB]



LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

Debussy

Micha Lescot (Sébastien)

Karen Vourc'h (La Mère, La Vierge Érigone,
La Voix céleste, La Voix solitaire)

Éric Bougnon (Le Père)

Pauline Sabatier, Marie Kalinine
(Les Jumeaux)

Michel Tabachnik (dm)

Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil (msdcv)

Rick Martin (l)

Cité de la Musique, 31 janvier

Debussy nous a laissé, avec *Le Martyre de saint Sébastien*, un ouvrage à la fois captivant et embarrassant : captivant par sa musique, embarrassant par sa structure même car il s'agit, comme on le sait, d'un «mystère en cinq mansions», c'est-à-dire un poème écrit en français par Gabriele D'Annunzio dans lequel la musique tient une place modeste et, avant tout, illustrative.

Lorsque *Le Martyre* fut créé en 1911, au Théâtre du Châtelet, avec la danseuse, mime et comédienne Ida Rubinstein, le spectacle s'étala sur quatre heures, la musique occupant moins du quart de la durée totale. Jugé fastidieux et irréprésentable (notamment par le nombre de rôles et de figurants qu'il convoque), l'ouvrage ne fut plus joué sous cette forme. Inghelbrecht, chef des chœurs au moment de la création, eut l'idée de préserver la musique et de la faire entendre avec un texte considérablement raccourci, confié à un récitant. C'est dans cette version qu'il est habituellement représenté depuis plusieurs décennies.

Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil ont cependant désiré aller plus loin et restituer au *Martyre* sa dimension scénique, sans pour autant revenir à l'intégralité du texte parlé. C'est cette version hybride d'une œuvre qui ne l'est pas moins, qui était présentée à la Cité de la Musique. L'orchestre se trouve en bas, le chœur en haut, derrière un rideau. En haut également, cette fois devant le rideau, a lieu l'action, mais il ne s'agit pas exactement de l'action imaginée par D'Annunzio. Ou plutôt, de même que D'Annunzio mêlait les traditions chrétiennes et païennes (Sébastien et Adonis ne font qu'un), de même Clarac et Deloeuil, en imaginant une trame inspirée du film *Théorème* (*Teorema*) de Pier Paolo Pasolini, ont voulu nous montrer combien le mythe de Sébastien est riche d'interprétations possibles.

«Dans une famille bourgeoise, arrive un personnage mystérieux qui est l'amour divin» expliquait lui-

même Pasolini dans *Jeune Cinéma*, en 1968. Et c'est exactement le propos du spectacle, qui met en scène un père et une mère, un jumeau et une jumelle... et, bien sûr, Sébastien, qui révèle chacun des personnages à la grâce. La mise en scène est réduite, car l'ouvrage n'est pas une pièce et le lieu n'est pas un théâtre, mais des vidéos projetées sur le rideau nous éclairent : nous y voyons notamment les membres de la famille subir, tour à tour, l'épreuve du tatouage, censée figurer celle des flèches...

L'idée est séduisante, mais le résultat guère convaincant : même si le spectacle dure deux heures, la musique se fait attendre et le morcellement de la partition nous confirme qu'il s'agit bien là d'une musique de scène, aussi belle soit-elle (le prélude, les fanfares, les chœurs *a cappella*...). Les meilleures inspirations semblent perdues dans le propos général, mais après tout, Debussy a conçu son apport comme tel.

Les interprètes, dans un pareil contexte, se sortent assez bien de l'affaire. Le Brussels Philharmonic est dirigé avec souplesse par Michel Tabachnik, qui fait chatoyer les différents pupitres avec sensualité. Le Chœur de la Radio Flamande et le Chœur Symphonique Octopus, parfaitement articulés, sont aussi à l'aise dans le hiératisme des pages *a cappella* que dans le pompeux final. Quant aux chanteurs solistes, ils ne sont que trois : les mezzos Marie Kalinine et Pauline Sabatier sont des Jumeaux parfaits dans leurs brèves interventions, et la soprano Karen Vourc'h, en Voix céleste ou solitaire, a la lumière qui convient à ces pages d'extase. Les comédiens, notamment le Sébastien de Micha Lescot, jouent avec détachement et lenteur, ce qui prive le texte, agrémenté d'extraits du scénario de Pasolini, de toute emphase. Au moins l'affectation n'est-elle pas le défaut majeur d'un spectacle qui, pour autant, ne clarifie pas le statut d'un ouvrage décidément insaisissable.

Christian Wasselin

UN OUVRAGE À LA FOIS CAPTIVANT ET EMBARRASSANT.